

Funérailles de P. Etienne Wick – Hauterive – 1^{er} septembre 2010

Lectures : 1 Jean 3,14.16-20 ; Luc 2,22b.25-32

Un jeune homme se présentait à la porte de l'Abbaye pour commencer son postulat. Avec sa lourde valise, il devait attendre quelques moments dans le couloir de l'hôtellerie ou dans un parloir. Bientôt venait à sa rencontre un petit père rondelet, qui avait la démarche typique des personnes qui ont des problèmes de hanches. Une de ses chaussures produisait un petit craquement aigu, ce qui donnait à sa marche une cadence qu'on ne pouvait pas confondre. Son sourire timide et sincère, son regard vif à travers les verres épais de ses lunettes, le léger tremblement de ses mains, l'émission de quelques sons entre le guttural et le nasal qui voulaient lier conversation avant même de formuler une parole, tout cela lui donnait un air d'enfant ravi, comme d'un berger de la crèche de Noël.

Après l'échange des salutations et de quelques propos anodins, le petit père invitait le postulant à prendre sa valise pour le suivre dans la montée de plusieurs dizaines de marches, jusqu'au dortoir du noviciat et la cellule qu'on lui avait destinée. Malgré la peine de cette montée, le petit père trouvait encore le souffle pour quelques bons mots, d'un humour bien rodé de paysan, mais aussi pour quelques instructions à la fois pratiques et spirituelles qui seraient utiles au jeune homme pour son avenir monastique.

Combien de fois cette scène s'est-elle répétée dans la très longue carrière de maître des novices assumée par P. Etienne, Dieu seul le sait. L'extraordinaire est que dans cette première rencontre, P. Etienne s'était au fond déjà tout livré, et chaque jeune homme qui se présentait ne découvrirait de lui par la suite pas beaucoup plus que ce qui apparaissait dans la première demi-heure de relation avec son père maître.

Cela ne relevait pas d'une sorte de superficialité, mais d'une simplicité qui, au fond, fut le grand trésor caché de la personnalité de P. Etienne. Trésor caché parce qu'il ne cachait rien, parce que sa personne était tout simplement ce qu'il montrait. Et c'est cela qui lui a permis d'exercer en communauté et envers les hôtes, ou auprès d'autres communautés religieuses, des ministères importants : maître des novices – et de novices dont la provenance allait du Vietnam aux Etats-Unis ! –, prieur, bibliothécaire, confesseur, prédicateur de retraites. Le tout, tout simplement.

Cette simplicité humble, et pas du tout complexée, a pu déconcerter beaucoup des jeunes qui furent confiés à ses soins, surtout si l'on pense que ces jeunes appartinrent presque tous à des générations bien plus compliquées et complexes que celle du P. Etienne : les générations de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Des générations intellectuellement et psychologiquement plus sophistiquées, plus dialectiques, plus critiques. On aurait eu besoin d'un père maître qui puisse davantage discuter avec nous, comprendre et partager nos problèmes et nos problématiques. Et voilà que l'Abbaye, et Dieu par elle, nous confiait à ce petit père à l'air de berger ravi devant lequel nos complications étaient bien obligées de s'émousser, comme les vagues de la mer contre un rocher inamovible.

Maintenant, avec le recul du temps, je crois que nous pouvons admettre que cela nous a fait du bien, que cela nous a fait mûrir, que cela nous a obligé à saisir que la solution des complications n'est pas une complication ultérieure, mais la simplicité. Car la simplicité est la fidélité à la réalité. Et c'est cela que P. Etienne nous a appris, ou plutôt transmis, sans trop s'en apercevoir.

P. Etienne nous montrait que la fidélité à la réalité est l'espace où l'on suit le Seigneur, et un espace de joie, voire de plaisir. Car, P. Etienne aimait beaucoup ce qu'il devait faire. Il aimait être maître des novices, il aimait être bibliothécaire, il aimait la prière de l'Office, il aimait confesser, prêcher des retraites, et surtout faire des visites guidées de l'Abbaye. C'était son devoir, et c'était sa joie ; et cette union du devoir avec la joie était son rayonnement, le centuple de sa vocation de moine. C'est en cela qu'il était vraiment « maître », un maître de vie, sans jamais avoir ni l'air ni la conscience de l'être.

C'est de cette façon qu'il nous a aimés, comme nous le dit saint Jean dans sa première lettre : « Mes enfants, nous devons aimer : non pas avec des paroles et des discours, mais par des actes et en vérité. » Seul l'amour du réel devient amour réel, et l'amour du réel est l'humble fidélité.

C'est cette fidélité qui a permis au vieillard Syméon de l'évangile de cette Messe de pouvoir rencontrer Jésus et de le serrer entre ses bras. En effet, « l'Esprit Saint lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur. » Alors, il se tenait prêt, attentif, vigilant. Cette attente ne le distrayait pas de sa vie quotidienne, car c'était précisément en elle qu'il devait voir Jésus. Notre vie avant la mort est notre vie réelle, celle dans laquelle nous sommes, celle pour laquelle nous nous levons le matin et nous nous couchons le soir ; celle pour laquelle nous mangeons et buvons ; celle qui est tissée de relations, de circonstances, de joies et de douleurs ; celle que nous vivons dans notre corps ; celle où bat notre cœur et respirent nos poumons, et dans laquelle habitent nos pensées. C'est en cette vie avant la mort que Jésus vient se manifester, se révéler, nous aimer et se laisser aimer par nous. Quelle attention, quelle trépidation devrait habiter chaque instant de notre vie si nous nous souvenions de cela ! Notre vie est le lieu du rendez-vous avec Celui qui est la Vie éternelle, le Salut, la Lumière pour éclairer toutes les nations, la gloire du peuple de Dieu !

Saint Benoît nous éduque jour après jour à vivre dans cette vigilance qui donne ferveur et goût à chaque instant de la journée. Nous ne savons pas à quelle intensité de rencontre avec le Christ P. Etienne était arrivé : cela est le mystère d'une vie que Dieu seul peut scruter. Nous savons qu'il fut chaque jour fidèle à sa place de guetteur du Salut. Et jusqu'aux tous derniers jours de sa vie, lorsqu'on lui proposait la prière jaculatoire « *Gelobt sei Jesus Christus* - Loué soit Jésus Christ », malgré le brouillard qui voilait désormais sa pensée et sa presque impossibilité à parler, du fond de son âme et de son cœur, et sûrement du fond de la piété qu'il avait respirée dans sa famille au Toggenburg, se levait distinctement sa réponse : « *In Ewigkeit. Amen !* – Pour l'éternité. Amen ! »

Comme pour le vieillard Syméon, il ne lui restait que cette confession de foi en la vie éternelle dans la louange de Jésus Christ, son Sauveur et Rédempteur.

C'était son « *Nunc dimittis* », exercé pendant toute sa vie, toujours plus simplement, et qui maintenant aboutit dans la réalité des réalités qu'est l'Eternité en Dieu.

Mais le *Nunc dimittis* de P. Etienne a assumé aussi une forme qui a profondément marqué notre communauté pendant ces dernières années : la forme de la fragilité, de la petitesse, de la pauvreté. Après avoir exercé tant de fonctions importantes, les années de sa vieillesse ont signifié pour P. Etienne un dépouillement physique et mental toujours plus grand. Il est devenu de plus en plus dépendant des autres.

Or, sa fragilité confiée à nos soins s'est révélée peut-être le don le plus précieux de sa vie pour notre communauté, car, par cette fragilité, Dieu nous a conduits à mieux reconnaître nos propres fragilités, notre propre pauvreté, jusqu'au point de devoir nous aussi demander de l'aide pour porter celle de P. Etienne, en le confiant ces deux derniers mois aux soins compétents et pleins de tendresse des Sœurs et des infirmières du couvent Sainte Ursule, envers lesquelles nous sommes remplis de gratitude.

P. Etienne, par ses années de fragilité, a ainsi été pour nous encore une fois un « maître des novices », des novices dans l'amour que nous sommes jusqu'à la fin de notre vie. La communion dans la pauvreté est une école de confiance, et une école de vie éternelle, car elle nous apprend que notre vie et notre mort nous sont données pour nous confier à un Autre qui s'est fait pauvre et petit Lui aussi sur la Croix et dans son Eglise pour faire de notre pauvre humanité un chemin d'amour et de communion vers la Trinité.

P. Mauro-Giuseppe Lepori O. Cist.